

LA TÊTE DANS LE RÉTRO

Juillet 2021
N°9



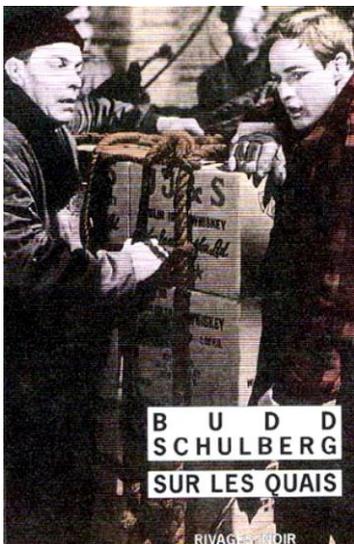
SUPPLEMENT GRATUIT À « LA TÊTE EN NOIR »

ISSN 1279 - 211X

Pour ce nouveau numéro de La Tête dans le Rétro, Julien Védrenne s'intéresse aux adaptations de polars classiques, Gérard Bourgerie revient sur une Reine du suspense et Michel Amelin déterre des incunables. Bonne lecture !

SCHULBERG, BLOCH, FULLER, FEARING , IRISH, HEMINGWAY... ? ADAPTATIONS ET (HEUREUSES) TRAHISONS

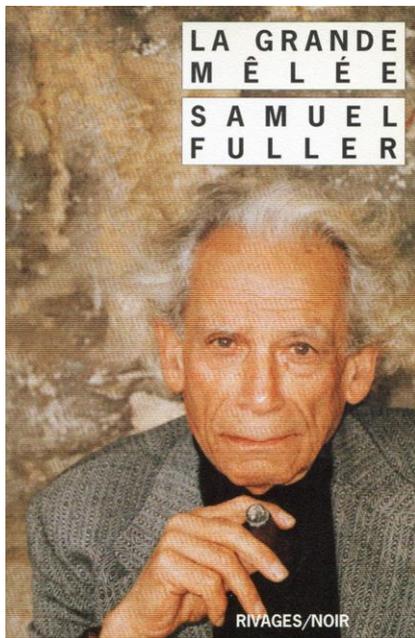
Dans sa préface à *Sur les quais* (Rivages « Rivages-Noir » n°335), BUDD SCHULBERG explique que littérature et cinéma sont, à la fois, éloignés et similaires. Si adapter est forcément trahir, encore faut-il le faire avec élégance. Il sait de quoi il parle : la matière de son roman, qu'il est allé chercher sur les quais de New York en bon journaliste, et parfois au péril de sa vie, a tout d'abord servi à écrire le scénario du film éponyme d'ELIA KAZAN. Une novelisation ? Budd Schulberg explique qu'un film doit se focaliser sur un nombre réduit de personnages alors qu'un roman peut s'attarder sur une pléiade d'entre eux. Dans son roman, deux personnages sortent du lot : le docker et le prêtre. On pourrait ajouter la sœur de la victime. Le roman tente d'expliquer la gangrène de la pègre et sa mainmise sur le port de New York par le biais du syndicat de dockers. Notons qu'à ce sujet, le terme même de « syndicat » est éloquent puisqu'on parle ainsi d'un syndicat d'ouvriers (forme classique) et de la mafia (forme argotique). Il y a du désespoir et de l'espoir, du fatalisme et des utopies, et une interrogation mystique qui se confronte à une étude ethnologique du monde des dockers d'origine irlandaise.



B U D D
SCHULBERG
SUR LES QUAIS

RIVAGES NOIR

Treize ans plus tard, en 1968, ROBERT BLOCH fait paraître *Le crépuscule des stars* (Rivages « Rivages-noir » n°841). D'après François Guérif qui le préface, ce texte était le préféré du romancier. Mais c'était aussi le plus difficile à défendre pour une adaptation. L'auteur de *Psychose* connaît, en effet, lui aussi très bien le cinéma. D'après l'une de ses maximes, *Psychose* a enrichi HITCHCOCK tandis que lui-même a été un piètre négociateur. Dans *Le Crépuscule des stars*, hommage au cinéma, l'auteur magnifie le devise « Adapter c'est trahir » grâce à une scène mémorable où *Crime et Châtiment* de Dostoïevski, est barbarisé (changement de l'arme, des motivations, arrivée d'un personnage secondaire pour faire rire, changement du nom du criminel car trop compliqué).

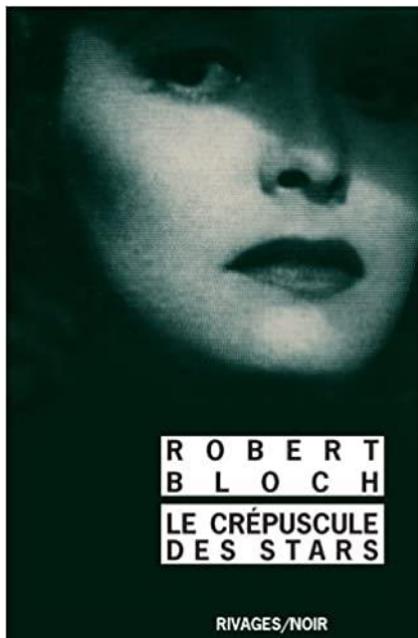


Dans son autobiographie **Un troisième visage** (Allia), SAMUEL FULLER raconte l'étrange histoire de ses deux romans policiers que sont **La Grande mêlée** (Rivages « Rivages-Noir » n°230) et **L'Inexorable enquête** (Rivages « Rivages-Noir » n°190). Alors qu'il est engagé sur le

front de l'Ouest pendant la Seconde Guerre mondiale, il croise un G.I. qui lit un roman. Et lui de s'écrier « Mais, c'est à moi ! » et l'autre de rétorquer que non c'est à lui. Dans les faits, le réalisateur américain avait laissé ses manuscrits à sa mère, charge à elle de les faire publier, ce qu'elle avait réussi. Samuel Fuller n'était pas au courant ! Le film qu'en a tiré PHIL KARLSON avec Broderick Crawford est très honnête.

L'intrigue est malicieuse à souhait : un homme tue sa femme sous l'emprise de la colère. Mais cet homme dirige un journal à scandales, et son reporter vedette mène l'enquête. C'est jouissif.

On retrouve à peu près la même trame dans **Le**



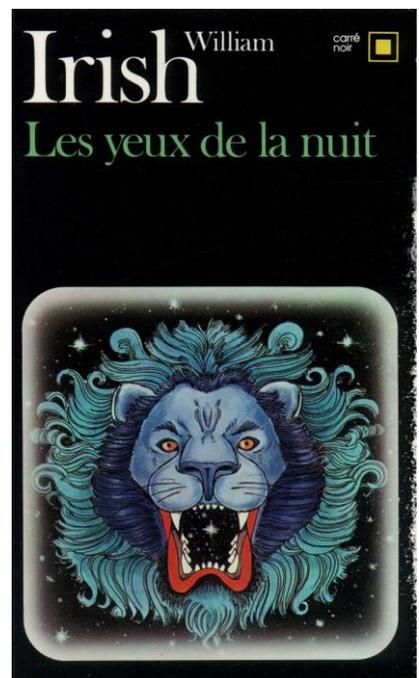
Grand horloger, de KENNETH FEARING (NÉO « Le Miroir obscur » n°8) dont l'adaptation de JOHN FARROW chamboule tout. Ainsi, le propriétaire du journal est une vraie ordure, ce qu'il n'est pas dans le roman tandis que le journaliste qui enquête sur lui est un vrai ange, ce qu'il n'est pas non plus. Le film gagne quand même une dramaturgie peu présente dans le roman. Ajoutons, que le roman a été traduit (passablement) par BORIS VIAN.

Avec **Les Yeux de la nuit** (Gallimard « Carré noir » n°193), WILLIAM IRISH nous propose une intrigue classique mâtinée de fantastique. Une jeune femme veut se suicider sur les quais (les mêmes que dans le roman de Budd Schulberg), mais un flic qui passe l'en empêche in extremis. Elle lui raconte une histoire machiavélique tournant autour

d'un visionnaire de futur proche... Là encore, l'adaptation de JOHN FARROW avec l'éblouissant Edward G. Robinson en extralucide est à la fois somptueuse et traîtresse. Ainsi, dès le début, le suicide est délocalisé sur une voie ferrée, et la personne qui empêche la jeune femme de mourir n'est autre qu'un petit ami sorti de nulle part. Surtout, le personnage joué par Edward G. Robinson apparaît très vite. Quant au destin du père de la jeune femme, il est à l'opposé dans le film et le roman. Pourquoi ces changements ? Il y aurait beaucoup à dire.

Et pourquoi vous parler de ces films ? Parce qu'ils sont plus faciles à débusquer en DVD que les romans dont ils sont adaptés ! **L'Inexorable enquête** est disponible chez Sidonis. Et les deux films de John Farrow viennent de ressortir chez Elephant Films. Alors amusez-vous à lire les romans et à comprendre les adaptations.

Plus tard, plongez dans la nouvelle d'HEMINGWAY **The Killers**, avant de visionner le film de ROBERT SIODMAK, **Les Tueurs**. L'adaptation est traîtresse à 90% ! Et pourtant c'est un pur chef d'œuvre qui a tout compris de l'écriture du génie américain. (J.V.)



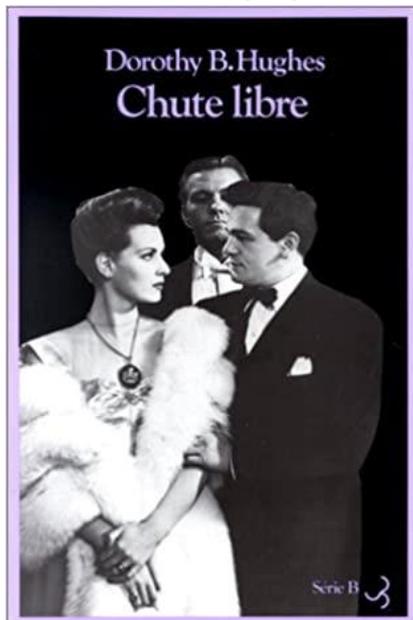
DOROTHY BELLE HUGUES : UNE REINE DU SUSPENSE

Née en 1903, décédée en 1993, cette Américaine pur jus fut d'abord musicienne dans l'orchestre de son oncle, puis journaliste spécialisée en littérature. A partir de 1940 elle se consacre au genre policier tout en écrivant des critiques pour des journaux comme le Herald Tribune, ou le Los Angeles Time.



Son premier roman : **LA BOULE BLEUE** (publié dans la collection détective Club, N° 34 en 1947) est caractéristique de l'univers de l'auteur avec une atmosphère angoissante, un décor précis et des personnages en proie à des situations dramatiques. Une jeune modéliste de New York, Griselda Suterlee est traquée par une paire de jumeaux qui veulent récupérer à tout prix une mystérieuse boule d'une valeur inestimable. Pour s'en sortir l'héroïne doit mettre en danger sa famille et son ancien époux...

CHUTE LIBRE (1942, publié en France chez C. Bourgois, en 1984) met en scène Kit Mc Kittrick. Cet Américain, ancien des brigades internationales en Espagne, revient à New York, mais reste très perturbé par son passé de combattant. Il apprend que son ami, Louie Lepetino, policier, s'est suicidé. Il n'y croit pas et commence sa propre enquête. Il est suivi,



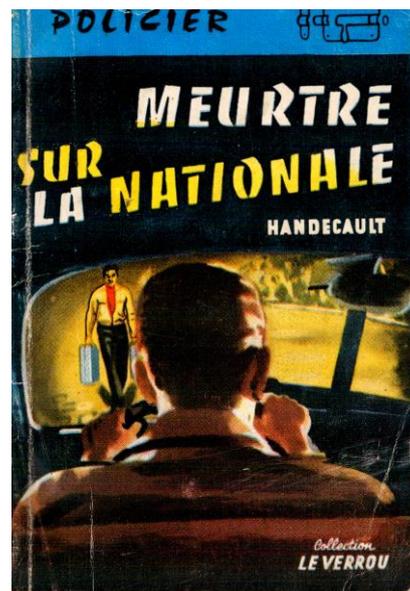
rencontre une bien mystérieuse femme agent double puis découvre un dangereux nid d'espions nazis. Les personnages évoluent dans une atmosphère particulièrement trouble. « Cette peur rampante, insinuante, qui me donne la chair de poule, ne m'a pas quitté un seul instant » avoue le

héros. L'angoisse imprègne cet excellent roman. Dans **TUER MA SOLITUDE** (1947, édité dans la collection *Un mystère* en 1951) Dirk Steele ancien combattant de retour d'Europe, s'installe en Californie et retrouve ses amis. Autour d'un verre, l'un d'eux, Brub, inspecteur de police, évoque les affaires du moment. Des crimes commis par un maniaque sexuel préoccupe la police. Dirk déclare : « Ça m'intéresse car j'ai l'intention d'écrire un roman. » Mel, une amie, l'accueille, Laurel une femme mariée se laisse séduire. Dirk proclame partout qu'il a un oncle riche qui le gâte. Le lecteur se demande si le héros n'est pas mythomane. Et, pour son plus grand malheur, Dirk finit par perdre le contrôle de ses actes. Cet excellent polar a été porté à l'écran par Nicolas Ray sous le titre « **Le violent** ».

De D.B. Hugues, on pourra lire aussi : « **Voyage sans fin** », « **Et tournent les chevaux de bois** », « **A jeter aux chiens** », édités chez Détective Club. (G.B.)

HANDECAULT : Meurtre sur la nationale,

Collection **LE VERROU** n°196, Éditions Ferenczi, 1958 (*jamais réédité*) Un format 16x11, une épaisseur de carnet, voici les fascicules populaires des Éditions Ferenczi, authentiques pulps à la française déclinés dans tous les genres populaires



pendant de nombreuses décennies. La collection « *Le Verrou* » a publié des romans policiers et espionnage entre 1950 à 1959 passant de 30 feuillets, à 35 puis de 45 à 50 et enfin 100. Surprise : l'auteur signant HANDECAULT a écrit un petit chef d'œuvre du genre : « **Meurtre sur la nationale** »

(Mettons de côté « l'avant-propos », trop long, « flash futur » d'une partie de la scène finale où un gang de clodos alcoolos dirigé par « la Mémé » fout un cadavre dans un cercueil fait maison après lui avoir piqué son fric).

Au Chapitre Premier tout est dans l'ordre : un jeune couple s'installe dans un village et le demi-frère du mari devient l'amant de la femme. Directeur d'une filiale de grande assurance, il fait souscrire un contrat sur la vie au mari demi-frère et monte une arnaque avec lui. Voilà pour le synopsis. L'habile HANDECAULT joue avec la chronologie, alternant récit d'un narrateur écrivain qui vit juste à côté du jeune couple qu'il épie, et récit traditionnel alternant les points de vue qui sont, en fait, eux-mêmes récits de l'écrivain-narrateur menant son enquête et allant plus vite que les gendarmes. Enfin, le récit de l'enquête des flics et celle d'un enquêteur de l'assurance, confirment peu à peu le récit de l'écrivain-narrateur et celui de l'écrivain de l'histoire ! Vous n'y comprenez rien ? C'est parce que c'est trop conceptuel ! Handecault fait preuve d'une maestria époustouflante en ne lâchant jamais cet écheveau de récits passant de l'un aux autres en variant les longueurs, d'un chapitre entier à une seule phrase. Un tour de force littéraire dont la qualité de certains passages force l'admiration !



Mais qui est cet obscur HANDECAULT qui aurait fait se pâmer le lumineux ROLAND BARTHES ?

D'après Myrrha Kerenko, experte en fascicules populaires, il y a un problème complexe chez lui. « Si on prend l'ensemble de ses titres existants, les récits et leur style écriture sont

différents de l'un à l'autre (le style allant du dernier banal à l'éblouissement littéraire) mais, pire encore, un même récit peut contenir des éléments divergents, comme ce « Meurtre sur la Nationale ».

C'est vrai que cette multitude de points de vue et ce jeu de découpage littéraire pourrait suggérer un groupe d'auteurs. Or, à l'époque, nombreux étaient les auteurs qui débutaient ou bûchaient chez Ferenczi sous pseudos. Par exemple, l'avant-propos, et le chapitre final assez délirant, seraient typiques de PIERRE SINIAC avec la bande de clodos dégénérés vivant dans une mesure sous la coupe d'un monstre obèse appelée la Mémée. Quant aux subtiles scènes de Julia amoureuse où l'on passe du discours extérieur au discours intérieur dans une même

phrase selon un principe très « nouveau roman », seraient-elles d'un auteur de romances psychologiques ?

« Il y a un écueil technique, répond Myrrha à cette suggestion. Comment envisager qu'un roman d'une collection de fascicules ait pu être écrit par trois personnes différentes, habitant loin les unes des autres et ne se connaissant pas ? Il aurait fallu un homme-orchestre qui coordonne tout cela. Notez qu'il en existait un chez Ferenczi à l'époque: Jean-Michel Sorel ! Il prônait le travail d'équipe à deux ou à trois: un pour le scénario, un pour le plan et un pour la rédaction. Sorel était sûrement le coordinateur de pas mal de titres chez Ferenczi, en plus de ceux qu'il a signé "Soler". A-t-il coordonné les Handecault aussi ? Possible. Autre obstacle: mon ami Paul J. Hauswald a des copies de lettre de Siniac et de Picot (tous deux futurs auteurs Arabesque, comme Soler d'ailleurs) dans lesquelles ils nient avoir écrit ou travaillé pour la maison Ferenczi. En tout cas, Handecault demeure un des grands mystères du fasciculat ! Et il y a mieux que ce « Meurtre sur la Nationale » dans la collection Le Verrou, c'est "Une fille à tuer" ! »

Post-scriptum :

« Cette signature d'Handecault apparaît uniquement chez Ferenczi dans les années 1950 (Mon Roman Policier, Mon Roman d'Aventures, Police et Mystère et Le Verrou). La lecture de quasiment tous ses titres m'a permis de conclure que ce nom « Handecault » ne pouvait être qu'un collectif tant il y a de différence de style entre certains titres. Je suis persuadée que Roger Faller (né Ménanteau) a écrit quelques Handecault, ce qu'il avait laissé entendre quand il parlait d'une "petite équipe d'auteurs" (autres noms de collectifs : Serge Alkine, Raoul Borjack). Dans des romans signé R. Whaler (Ménanteau), il cite ces signatures en en faisant des personnages du roman. Et n'oublions pas que, phonétiquement, Handecault = And Co. »

Qui aurait cru que les fascicules populaires pouvaient receler autant de mystères ? (M.A.)

LA TÊTE DANS LE RETRO

Supplément Gratuit de la Tête en Noir coordonné par Michel Amelin, avec la participation pour ce numéro de Gérard Bourgerie et Julien Védrenne
Illustration de couverture : Gérard Berthelot

Numéro 9 – Juillet 2021